

PORTRAIT

Derrière *Da Vinci Code* se cache un auteur discret et lisse qui prend garde à ne pas s'exposer à la controverse

Dan Brown, écrivain du secret

NEW YORK
De notre correspondante

■ Dan Brown est certainement un homme hanté, comme son personnage fétiche Robert Langdon, par les codes, l'occulte et les sociétés secrètes. Mais, contrairement au retentissement mondial de son thriller, il mène une vie discrète qui contraste avec la polémique autour de son ouvrage. Son rythme est ascétique et sa méthode parfois radicale: «*Si je ne suis pas au travail à 4 heures du matin, j'ai l'impression de perdre mes heures les plus productives. J'aime aussi me suspendre par les pieds, cela semble m'aider à résoudre certaines intrigues en inversant totalement ma perspective*», a-t-il déclaré dans une interview.

Né en 1964, il grandit en Nouvelle-Angleterre, une région du nord-est des États-Unis marquée par une longue tradition de clubs privés, de franc-maçonnerie et de secrets, qui inspirera son œuvre. Fils d'un éminent professeur de mathématiques et d'une spécialiste de musique sacrée, il évolue depuis toujours dans un monde paradoxal où se mêlent science et religion. C'est sa femme, Blythe Newlon, illustratrice et mordue d'histoire de l'art, qui l'encourage à se lancer dans l'écriture. L'écrivain dédie d'ailleurs son *Da Vinci Code* à son épouse, qui l'assiste énormément dans son travail de recherches: à lui la technologie, à elle l'art. Brown est également membre de Psi Upsilon, l'une de ces associations étudiantes américaines séculaires qui partagent codes, rites et solidarités. Il s'en inspire pour polir ses thèmes, cocktail d'ésotérisme, de nouvelles technologies et de suspense, au centre déjà de ses deux premiers romans, *Digital Fortress*, paru en 1998, qui a pour décor la secrète National Security Agency, et *Anges et démons*, paru en 2000. Le succès foudroyant survient avec la publication du *Da Vinci Code* aux États-Unis en septembre 2001.

Devenu multimillionnaire, l'auteur n'apparaît quasiment jamais en public. Seul le procès pour plagiat qui lui avait été intenté à Londres, et qu'il a gagné, avait permis d'en savoir plus sur ses motivations. Dan Brown se considère comme un chrétien, mais aussi comme un étudiant de toutes les religions, dont la quête spirituelle est le travail d'une vie. À ses détracteurs, qui critiquent sa manière de présenter des faits imaginaires comme des vérités historiques, il répond que la vaste majorité des croyants comprend le caractère fictionnel de l'ouvrage et considère *Da Vinci Code* comme une histoire divertissante stimulant le débat sur la spiritualité. «*Il est important de rappeler que le lecteur ne doit pas nécessairement être d'accord avec tous les mots du roman pour s'en servir de catalyseur positif d'introspection et d'exploration de la foi*», affirme-t-il.

STÉPHANIE FONTENOY

ENTRETIEN

Dans un entretien exclusif à «*La Croix*», le prélat de l'Opus Dei en explique le fonctionnement

«*Ce ne sont pas les attaques contre l'Opus Dei qui m'importent*»



Mgr Javier Echevarria Rodriguez, prélat de l'Opus Dei

L'Opus Dei fascine et agace à la fois. En quoi son message correspond-il aux besoins des chrétiens aujourd'hui?

Mgr Javier Echevarria: L'Opus Dei fait écho à l'appel que le Christ a adressé à tous: «*Soyez parfaits comme mon Père est parfait*» (Mt 5, 48). La mission de la prélatrice est de diffuser ce message et d'offrir une aide pour sa mise en pratique dans la vie ordinaire, spécialement dans le travail professionnel. La spiritualité de l'Opus Dei met l'accent sur la joie que l'on peut trouver dans la sanctification du travail, sur la valeur des petites choses quand elles sont faites par amour.

- Vos liens avec le pape font partie de votre identité. Comment cela se manifeste-t-il?

- Comme prélat de l'Opus Dei, je suis nommé par le pape, auquel je rends compte par l'intermédiaire de la Congrégation des évêques, avec un rapport quinquennal comme le font les diocèses. La mission de l'Opus Dei est clairement encadrée par les statuts que le Saint-Siège lui a donnés.

- On vous accuse souvent d'être une «Église dans l'Église». Votre statut de prélatrice personnelle est unique. Pourquoi refuser de dépendre des évêques locaux?

- L'Opus Dei n'est pas une Église particulière mais il présente une certaine analogie avec les diocèses: un prélat, un clergé qui lui est propre, sa «cathédrale» (l'église Sainte-Marie-de-la-Paix, à Rome), son tribunal, etc. Au sein de la prélatrice il y a une coopération organique entre laïcs et prêtres, en vue d'une mission qui n'est pas sectorielle: réconcilier le monde avec Dieu, selon la belle formule de saint Paul. Les prêtres incardinés dans la prélatrice, environ 1900 aujourd'hui - et j'aurai la joie d'en ordonner 35 le 27 mai - dépendent de moi, ne dépendent de moi que pour ce qui concerne leurs engagements spirituels et apostoliques dans la prélatrice. La majorité d'entre eux vont à la messe dans leur paroisse.

- N'y a-t-il pas risque de confusion des rôles avec les évêques des diocèses où vivent vos membres?

- Aucune confusion n'est possible car les juridictions se juxtaposent,

sans jamais empiéter l'une sur l'autre. Les fidèles de l'Opus Dei s'efforcent de répondre aux orientations de l'évêque de leur diocèse, comme tous les catholiques animés d'une authentique sensibilité ecclésiale. La prélatrice est comme un service que l'Église universelle apporte aux Églises particulières. Bref, l'Opus Dei est une toute petite partie de l'Église, mais pas une «Église dans l'Église». Cette accusation a été propagée en 1981 par des personnes qui ont mis de grands moyens financiers au service d'une cause perdue puisqu'il s'agissait d'une calomnie.

- Qu'en est-il de la pratique du cilice et de la discipline (abondamment mentionnée dans le livre *Da Vinci Code*)? Se faire souffrir a-t-il une signification aujourd'hui?

- Vous posez une question très marginale par rapport à la réalité de l'Opus Dei. Saint Josémaría Escrivá (fondateur de l'Opus Dei) aimait dire que les meilleures pénitences sont celles qui sont inhérentes au travail, celles que suppose la vie ordinaire. Il parlait par exemple du sourire lorsque l'on est fatigué, de bien terminer le travail commencé, de savoir écouter les autres avec patience et compréhension. Quant à la mortification corporelle, elle appartient au patrimoine spirituel de l'Église: Thomas More, Paul VI, Mère Teresa de Calcutta, Sœur Lucie de Fatima l'ont pratiquée, pour ne citer que quelques noms. Il est possible de percevoir, même à qui ne croit pas en Dieu, certains aspects de la mortification volontaire, comme la solidarité dans la souffrance, la maîtrise du corps, l'intérêt d'une libre révolte face à la tyrannie du plaisir. Mais, naturellement, la mortification corporelle doit être vécue avec bon sens et modération.

- On vous accuse souvent d'être une puissance financière. Comment êtes-vous financés, et comment vous organisez-vous?

- La prélatrice n'a pratiquement pas d'autres dépenses que l'entretien de ses prêtres. Les bâtiments nécessaires au déroulement des activités de formation appartiennent à des particuliers ou à des entités autonomes, sans but lucratif, dont pour ma part j'ignore jusqu'au nom. Évidemment, l'Opus Dei ne

gère aucune activité commerciale ou financière. Si un fidèle de l'Opus Dei dirige une entreprise, celle-ci n'en est pas pour autant liée à la prélatrice, de même que s'il gagne un tournoi de tennis, le mérite lui en revient. Lorsqu'une initiative quelconque est prise dans un domaine, par exemple l'aide sanitaire au Congo, elle revêt la forme d'un projet qui a son propre financement et doit trouver son équilibre. Il ne s'agit pas là d'une façade mais cela correspond à la mentalité professionnelle et laïque des intervenants. Tout ce qu'on raconte donc est pure fantaisie.

- La pratique du secret est ce qui contribue le plus aux critiques de l'Opus Dei. En quoi cela permet-il une meilleure diffusion des valeurs de l'Évangile?

- Veuillez bien m'excuser, mais il me semble que l'argument est dépassé. Il est de temps en temps brandi tel un épouvantail, mais c'est peu crédible. Les centres de la prélatrice, leurs directeurs, sont connus de tout le monde, pour peu que l'on s'y intéresse. Il y a les annuaires diocésains, les pages

Ce phénomène montre aussi que notre société a un grand besoin de transcendance, d'aspiration vers l'au-delà.

informatiques, le bulletin officiel de la prélatrice, *Romana*. Qu'est-ce que vous voulez de plus? On ne va quand même pas faire une campagne de marketing comme s'il s'agissait d'une entreprise de téléphones portables! Aucun fidèle de la prélatrice ne se cache comme tel. Saint Josémaría Escrivá disait: «*J'abhorre le secret*.» Alors? D'une part, aux débuts de l'Opus Dei, certains s'étonnaient que ses membres ne portent pas un habit religieux. Mais c'eût été les dénaturer! D'autre part, le mot «secret» est racoleur. Le Christ lui-même nous a dit que si l'on accomplit des œuvres en vérité, il faut aller à la lumière, afin qu'il soit manifeste que nos œuvres sont faites en Dieu (cf. Jn 3, 22). Mais il faut

aussi que la main gauche ignore ce que fait la main droite (cf. Mt 6, 3). Les fidèles de l'Opus Dei, j'insiste, ne cachent pas ce qu'ils sont, au contraire, puisqu'ils essaient de faire partager leur bonheur aux autres. Les mêmes qui vous taxent de secret vous accuseront de faire de l'apostolat. Singulière contradiction. Peut-être cela répond-il à un besoin de tout cataloguer.

- N'y a-t-il pas cependant une contradiction entre le côté public de l'œuvre depuis la canonisation de votre fondateur et son côté fermé, réservé à ses membres?

- Comme dans toute réalité humaine, on ne peut pas être à la fois dehors et à l'intérieur. Vous imaginez que je participe au conseil de rédaction de *La Croix*? Ce n'est pas ma place. Cela étant, rien dans l'Opus Dei n'est fermé en soi. Il est probable que ce soit une des institutions de l'Église les mieux connues aujourd'hui. De fait, au cours des dernières années, différents journalistes ont, à leur demande, partagé durant un temps la vie quotidienne de fidèles de l'Opus Dei, y compris ici, à la curie de la prélatrice.

- Le livre *Da Vinci Code* a rencontré un très grand succès. Que cela dit-il de notre société?

- Je vais vous surprendre, mais je n'ai pas lu le livre. J'ai beaucoup d'engagements, et n'ai pas de temps à perdre avec ce genre de romans. Je crois que ce succès est d'abord celui de l'argent. Ce ne sont pas les attaques contre l'Opus Dei qui m'importent, mais celles qui attaquent notre Seigneur, et l'Église. Cependant, je prie tous les jours pour l'écrivain, et aussi pour ceux qui ont fait le film, car peut-être ne se rendent-ils pas compte avec leurs propos qu'ils peuvent blesser des personnes, et qu'ils blasphèment. Ce phénomène montre aussi que notre société a un grand besoin de transcendance, d'aspiration vers l'au-delà. Mais les gens seront déçus, car le livre et le film ne répondent pas à leurs attentes. On voit combien est importante enfin la nécessité de formation, religieuse et spirituelle. Nos contemporains semblent prêts à écouter n'importe quoi. La perte de la foi porte toujours à la superstition.

RECUEILLI PAR ISABELLE DE GAULMAYN (à Rome)

Publicité

CROIRE AUJOURD'HUI. LA FOI DANS LA VIE

Spécial DA VINCI CODE

Le féminin sacré

Mythe ou réalité ?

La rédaction vous apporte des réponses...

4,50 € en librairie ou par abonnement au 0 825 825 831 (0,15 €/min)

www.bayardweb.com/croire